

Ce texte paru dans "L'Echo des Anciens d'Ardaillon", nous est envoyé par l'Association (30 rue de Chaligny, 75012 Paris). Nous pensons que cette évocation fera sourire beaucoup d'Oranais et nous vous l'offrons avec plaisir.

LES 15 AOUT d'Arzew

Les fêtes de la St Jean, le 24 juin, avec leur cortège de "fogatas" aux flammes impressionnantes, les fèves bouillies que l'on vous distribuait gracieusement aux fenêtres des maisons, les pétards, les fusées et les "tallos" (les churros de chez nous) que l'on trempait au petit matin dans le chocolat épais et fumant, donnaient dans nos quartiers et villages, le signal des festivités de l'été.

Quelles étaient belles nos fêtes de la chaude saison !

Elles alliaient une bonne et saine organisation à la française avec la folie de ces villes du sud-est espagnol qui avaient essaimé chez nous, la ferveur italienne avec l'humour juif, bref le meilleur de nous tous pour en faire des bouquets de plaisirs indescriptibles sous les étoiles africaines et l'odeur du Jasmin.

Toutes, elles étaient toutes magnifiques ces fêtes d'une semaine, même si certaines tranchaient un peu. C'était à Oran la fête de St Pierre, celles de St Eugène, de Delmonte et de la Marine avec lesqueles tentaient de rivaliser Gambetta, Choupot ou Eckmühl! C'était dans les environs les réjouissances de Mers-El-Kébir, d'Aïn-El-Turck ou de Témoüchent que dépassaient peut-être Lourmel ou Rio-Salado chauffées à blanc par les merveilleux orchestres d'Alix Combelle, Aimé Bareilly ou Xavier Cugat.

Mais il y en avait une, dans l'est d'Oran, qui pour moi, les dépassait toutes... et c'était le "15 août d'Arzew". Sans doute était-ce parce que c'était dans cette ville que j'étais né, là que j'avais fait mes premiers pas et prononcé mes premiers mots; mais aussi un peu pour des raisons plus objectives. Le cadre d'abord !

Souvenez-vous de ce bijou de petite ville étalée au bord d'une rade superbe dans un écrin unique. Adossée aux contreforts de la fameuse "montagne des lions", la cité était le trait d'union entre un chapelet de plages sablonneuses dignes de la corniche : les Sablettes, Damesne, St Leu, Port-aux-Poules.

(Ah! Port-aux-Poules, la plus grande densité de belles filles au mètre carré du monde!) et de l'autre côté une côte rocheuse, dentelée, sauvage, qui, d'Arzew à la Fontaine-des-Gazelles constituait un paradis pour les plongeurs et les pêcheurs de toutes catégories.

Vous souvenez-vous de cette belle promenade carrelée avec sa quadruple rangée de hauts palmiers qui longeait le joli port où deux ou trois bateaux de guerre, semblaient couvrir la multitude des petites barques des pêcheurs ? C'est sur cette allée que "les jours de 15 août", car le 15 août durait longtemps à Arzew, s'installaient les baraques foraines : loteries croulant sous les cadeaux de rêve qu'étaient pour nous les "poupées qui parlent", les "services de 44 pièces", les "faits-tout-tout-inox", etc... baraques de tir avec leurs pipes à casser ou, plus dur encore, le confetti à toucher à 15 mètres qui déclenchait un flash redoutable (j'ai encore une de ces photos, preuve irréfutable de la gloire de mon père).

Tout au bout de la promenade, mi sur le quai mi sur la criée, mi sur le terre-plein à l'Alpha (Arzew était alors le

premier port exportateur de cette graminée qui couvrait nos hauts plateaux), se trouvaient les manèges. Et à Arzew ils étaient tous là, confortablement étalés sur cet immense espace. Depuis le "Star" qui vous envoyait à douze mètres dans les airs, tête en bas, dans ses deux petites nacelles portées par ses longs bras blancs, jusqu'à la chenille qui se couvrait à grande vitesse et d'où nous sortions un peu rouges et un peu dépeignés, n'est-ce-pas, mesdemoiselles? Il y avait aussi cette multitude de petites attractions où nous allions voir nos parents se mesurer à la loyale : le clou qu'il fallait planter en 3 coups de marteau, le maillet qu'il s'agissait d'abattre violemment pour expédier un ressort le plus haut possible sur sa colonne verticale et surtout, surtout, ce petit chariot lourd comme 10 fers à repasser et qu'il fallait faire tourner sur son rail : 1 tour, 2 tours, 3 tours..., 4 tours quelquefois. Combien d'huile de coude aura-t-il fait couler ce fameux chariot ?

Au retour "des manèges" nous longions la promenade, côté ville, en zigzagant entre les tables que les cabaretiers ou même certains particuliers habitant au rez-de-chaussée avaient placées sur les trottoirs pour y régaler les gosiers du meilleur agua-limon ou créponné qui soit !

Puis l'on tournait à droite pour rejoindre la place centrale où se tenait le bal. Et là, hop ! On se trouvait plongé dans un monde inconnu de sensations. Tout d'abord celle d'être porté sans trop toucher le sol par un fleuve humain. Cette rivière remontait la rue vers la place et, ce faisant, en croisant une autre qui, sur sa gauche, descendait vers la promenade du port. Impossible d'en sortir autrement que sur les côtés où vous étiez alors assailli par une cataracte d'odeurs bien de chez nous. Car tout au long des trottoirs, au coude à coude, marchands de brochettes, de saucisses, de "mersas", activaient leurs "canouns", tandis que les pralines grillaient et que tournaient les barbes-à-papa. Les cacahuètes rôtaient, les frites grésillaient et les plateaux de jasmin se promenaient sous les narines, écartées, écartelées, éclatées par tant de senteurs à la fois. Je ne sais pas si elles étaient fortes, je ne sais pas si elles indisposaient certains, moi elles me ravissaient, me saoulaient, sans elles la fête n'aurait pas été complète...

Mais déjà, arrivé ou plus exactement poussé aux 2/3 de la rue, votre corps commençait à s'agiter aux tempos qui parvenaient de la place d'Isly. Le kiosque à musique était encore caché par les têtes. Ca y est! le voilà! Sur ce kiosque une douzaine de joyeux lurons ont revêtu le poncho aux tons "orange" et les grands chapeaux rouges et noirs, Martial Ayala, notre orchestre à nous, toujours fidèle à Arzew, vient d'attaquer sa série sud-américaine et on entend déjà, repris par la foule... uno, dos, tres, quatre, c'est le mambo numero ocho!

Et quelle foule! Des hommes et des femmes de tous les âges, pour tous les goûts. Tout autour de la place, les mêmes et quelques mamas ont apporté leur chaise. Elles sont entourées d'essaims d'enfants dont certains dorment à même le trottoir. Sur les genoux les sacs que leur ont con-

fiés une parente ou simplement une voisine pour aller danser, côtoient le képi blanc ou le pompon rouge du cavalier. On aperçoit sur la piste les poitrines glorieuses des dizaines de légionnaires venus en voisins pour oublier l'enfer des rizières d'Indochine, les visages juvéniles et bronzés des jeunes marins qui font marcher ces redoutables bateaux de guerre aperçus dans le port, les chemises blanches, immaculées, des pêcheurs d'Arzew ouvertes sur des torsos impressionnants, la foule des adolescents enfin arborant la mode de cette année-là, pantalon de Tergal clair et chemisette rouge (qui sera immoralisée par James DEAN), noire ou "bariolée des îles". Enfin, le lien, le ciment de ce joli tableau ce sont ces superbes femmes en cheveux aux bras des légionnaire et des pêcheurs et ces jeunes filles en fleurs tournant avec les matelots ou avec leurs "cousins".

Pour compléter le tableau, il faudrait citer la maman apprenant à danser à son bambin de 8 ans, ravi. La petite fille tournant endormie, dans les bras de papa qui étrenne sa saharienne à manches courtes et les joyeux couples de jeunes filles, riant sans malice, heureuses de toute cette joie. Oh oui! Quelles fêtes! Le matin déjà cela avait commencé par la procession.

Cette année-là nous avons assisté au passage de la vierge, dont c'était le jour!, se balançant doucement sur les épaules des pêcheurs. Ceux-ci l'avaient descendue sur le port et placée sur un "alligator", espèce de véhicule amphibie de la Légion, méconnaissable sous ses guirlandes blanches et bleues. Et la Vierge Marie avait pu faire son tour, majestueux, dans la rade, suivie par des dizaines de barques, toutes plus jolies les unes que les autres, repeintes à neuf et décorées de l'arceau fleuri. Seul garçon de ma famille de ma génération, je pérorais au milieu d'une dizaine de jolies gamines : soeurs, cousines, amies de celles-ci, dans la barque que menaient mes cousins Jean et André, deux vieux de vingt-cinq ans, en compagnie de leurs fiancées du jour. Mais lorsque l'Alligator revint vers le port, je dus me taire pour admirer ce magnifique spectacle : sous un soleil impérial, le bleu profond de la rade était piqueté d'une multitude de bouquets qui étaient autant de barques décrivant une

large boucle. Et tout le monde chantait, ravi, transporté : "chez nous, soyez reine!" à la Vierge d'Arzew. Et tant pis pour ceux qui n'ont pas connu ça ou qui font mine d'en rire, les pauvres !

Plus tard, cela avait été le feu d'artifice. L'un des clous de la fête ! Les barques et bateaux s'étaient écartés dès la tombée du jour pour que l'espace soit bien dégagé entre les embarcations qui animaient le spectacle, depuis la mer, et la foule rassemblée sur le port. C'est ainsi que, les pieds ballants, assis sur le quai au milieu des mes "niñas bonitas" j'avais, pendant une heure, applaudit à cette féerie; à cette explosion simultanée, dans les airs et sur l'eau, des fleurs blanches, rouges ou bleues qui parfois, venaient mourir à nos pieds.

Le feu d'artifice avait cessé de nous enchanter depuis une heure au moins. La foule avait reflué vers la fête. La plupart des amies étaient parties : "on se retrouve à 10 heures au Méditerranée, avant le bal". OK, d'accord". La vague léchait doucement le sable blond, animée par un rayon de lune. Autour de moi, qui récitais des poèmes, face à la mer (j'en connaissais beaucoup en ce temps-là), il ne restait plus que ma petite cousine, Annie, au regard et au sourire si espiègles, qui du haut de ses douze ans semblait penser tant de choses, une autre cousine, Viviane, chez qui nous logions durant ces jours heureux, déjà plus femme à 16 ans passés. Et "elle", une amie de Viviane, 15 ans à peine mais si jolie ! Vêtue d'une de ces robes à la B.B. avec la pochette sous le genou... Elle s'appelait Nadège, sa voix un peu rauque me remuait et je ne voyais qu'elle. Le lendemain ses parents l'arrachaient à notre compagnie et je ne l'ai jamais revue... Mais on ne va pas rester sur ce quai. Vous entendez ? Martial Ayala vient d'attaquer El Gato Montes... Allons ne ratons pas "En er mundo" et "España Cani" et profitons de ce 15 août d'Arzew, même si il y en aura beaucoup d'autres...; Ay!, Arzeo! Arzeo de mi vida !

**ALBALADEJO Antoine-Roch
Villa "Arzew" à Rocbaron (Var)**